

Alain Robbe-Grillet (1922-2008)

Il a joué avec le film

Francis Farley-Chevrier

Numéro 137, juin-juillet 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Farley-Chevrier, F. (2008). Compte rendu de [Alain Robbe-Grillet (1922-2008) : il a joué avec le film]. *24 images*, (137), 6–6.

Alain Robbe-Grillet (1922-2008)

Il a joué avec le film

par Francis Farley-Chevrier



C'est Graduva qui vous appelle (2006)


La nouvelle de sa mort a été reçue un peu comme le furent la plupart de ses œuvres : on a salué l'originalité de sa démarche, la force de sa personnalité, sa contribution au débat sur l'évolution des formes esthétiques, mais certains ont aussi souligné le caractère dérangeant des fantasmes sexuels qui ont caractérisé ses dernières œuvres. En somme, son départ a été commenté avec respect, mais sans taire l'agacement qu'il n'a pas manqué de susciter tout au long de sa vie littéraire, surtout depuis son élection à l'Académie française où il a néanmoins refusé de siéger, au grand dam de cette institution. Et il a peu été question de son cinéma.

Les films d'Alain Robbe-Grillet sont peu visibles, principalement en raison de son parti pris contre le format vidéo, mais surtout parce qu'on les a le plus souvent considérés comme des exercices de style incompréhensibles, un cinéma de littérature. Jugement péremptoire et rapide puisque, à la lecture de ses textes et entretiens autour de son cinéma, on découvre sinon un cinéphile du moins un observateur attentif du matériau cinématographique, particulièrement sensible aux théories d'Eisenstein mais nourrissant un profond dédain pour

Truffaut ou Hitchcock. Comme pour son travail romanesque, Robbe-Grillet a abordé le cinéma avec une volonté d'abjurer toute forme de réalisme et d'en briser les codes : valorisant le plan plutôt que la séquence, ses films se font surtout au montage, loin de tout confort temporel et de toute illusion de cause à effet. À cet égard, *L'Éden et après* est peut-être le meilleur exemple de son approche du cinéma : le film repose sur une structure de motifs et de thèmes dont l'agencement (plutôt qu'une intrigue) guide la progression. Cette logique de montage est même poussée à son extrême avec *N. a pris les dés* (anagramme de *L'Éden et après*), remontage du film à l'intention de la télévision et à la fin duquel, d'ailleurs, le narrateur affirme aux téléspectateurs que les images « n'ont pas d'autre sens que celui dont vous aurez fait vous-même le choix. L'ordre rassurant, l'ordre désespérant, c'est vous qui le faites, par paresse, ou par peur. »

Refusant donc obstinément de mettre la caméra au service du réalisme (« la caméra ne dévoile pas la réalité, elle l'imagine », dirait-il), celle-ci s'aventurera par conséquent du côté du rêve, du fantasme. Le fantasme sexuel, bien sûr, mais aussi le fantasme de l'invention, de la fabrication, de l'artificiel.

Aussi, les films de Robbe-Grillet explorent le mensonge, la construction concertée, délibérée, que ce soit les diverses avenues qu'emprunte le récit qui prend forme peu à peu à bord du *Trans-Europe Express*, les histoires distinctes et contradictoires de *L'homme qui ment* ou encore les mensonges répétés de *Glissements progressifs du plaisir*. Ces récits qui se multiplient illustrent bien le foisonnement de sens auquel aspire le cinéma selon Robbe-Grillet, un foisonnement à mille lieues de toute référentialité, c'est-à-dire au cœur même de ce pouvoir qui enchaîne ce qui s'avère trop docile et qui peut, à son tour et au gré de son désir, jouer avec le capteur (d'images) et tisser pour celui-ci un labyrinthe de plans pourtant jamais vagues.

Il y a fort à parier que les films de Robbe-Grillet conserveront ce caractère confidentiel : ils continueront certes d'intriguer, voire d'interroger avec justesse certaines balises du cinéma, mais quelque chose en eux, au cœur même de leur projet, résistera à l'œil qui tentera de les reconstruire, et c'est sans doute cet indomptable désir d'abandonner l'imaginaire au langage. 

1. Alain Robbe-Grillet, *N. a pris les dés*, dans *Scénarios en rose et noir*, Paris, Fayard, 2005, p. 368.